

LÉGENDES DU NORD-OUEST.

PAR MONSIEUR DUGAST,

PRÊTRE

DE L'ARCHEVÊCHE DE SAINT-BONIFACE.

1 Vol. in-8 de 142 pages, prix franco 25 cts.

TABLE DES MATIÈRES.

1o La crainte de l'enfer. 2o Bataille de 67 Métis contre 2000 Sioux. 3o Une leçon de Pugilat. 4o Légende de la femme sauvage. 5o Voyage de 1800 milles à pied fait par Jean-Baptiste Lajimonière dans l'hiver de 1815. 6o Légende du Fort Garry. 7o Massacre de la rivière Saint-Pierre. 8o Marguerite Trottière, scalpée par les Sioux.

LÉGENDE DE LA FEMME SAUVAGE.

Il y a un siècle passé, les immenses déserts qui s'étendent depuis le versant des Montagnes-Roches jusqu'au Mississipi et à la Rivière-Rouge, étaient peuplés de nombreuses tribus barbares, toujours en guerre les unes contre les autres.

Tous ces sauvages sont en grande partie disparus, et les rares débris de ces nations qui restent encore çà et là, dans les prairies, ne sont plus ni redoutés ni redoutables. Ils n'entonnent plus le chant de guerre comme autrefois, et n'entreprennent plus de courses lointaines pour aller scalper leurs ennemis, ou boire le sang de leurs victimes dans leurs crânes palpitants. Bientôt il ne restera plus de leurs sanglants exploits que quelques souvenirs conservés par la tradition.

Voici une légende racontée par un ancien missionnaire qui a passé trente années au milieu des sauvages du Nord-Ouest.

Vers la fin du mois de juillet de l'année 18..... pendant que les Pieds-Noirs étaient en guerre avec la tribu des Corbeaux, et que de part et d'autre ils s'épuaient pour se surprendre mutuellement, une cinquantaine de ces derniers étaient occupés dans la prairie à cueillir des poires sauvages. Les indiens sont très friands de ces fruits qu'ils font sécher au soleil et qu'ils mêlent ensuite avec de la viande de bœuf pilée pour faire ce qu'on appelle du *pémican fin*. Les Corbeaux, ne soupçonnant pas la présence de leurs ennemis dans le voisinage, s'étaient dispersés çà et là sans inquiétude dans les endroits où les fruits abondaient le plus. Leurs chevaux étaient attachés à des arbres, et les femmes, munies de chaudières, s'empressaient d'aller porter les fruits aux charrettes. Dès que les vases étaient remplis.

Il y avait environ une heure qu'ils étaient occupés à ce travail quand tout à coup, une troupe de cavaliers armés apparut dans le lointain. Les Corbeaux ne furent pas longtemps sans reconnaître ce était des Pieds-Noirs qui venaient les surprendre pour les massacrer.

Il n'y a pas un moment à perdre, il faut fuir vers le camp, si l'on veut éviter la mort.

On abandonne dans la prairie tout ce qui peut retarder la fuite; fruits et vases, tout est laissé à l'ennemi, on ne pense qu'à sauver sa vie.

Un jeune chef de cette tribu, marié depuis quelques mois, avait emmené sa femme avec lui. Au premier cri d'alarme, il la saisit dans ses bras, la plaça derrière lui sur son cheval et s'élança à toute vitesse dans la direction du camp qu'il avait laissé le matin.

Dans ce sauvetage peut général chacun prit sa direction pour se soustraire à l'ennemi.

Après quelques milles, le cheval du jeune chef, fatigué par le poids de son double fardeau, commença à ralentir sa course. Son cavalier a beau l'exciter, il ne peut empêcher les Pieds-Noirs de gagner sur lui sensiblement du terrain. Il comprend qu'il va tomber entre leurs mains, s'il persiste à vouloir sauver sa femme avec lui. Que faire alors? Va-t-il la déposer sur la prairie pour la laisser devenir la proie de ses ennemis, ou bien préférera-t-il tomber avec elle plutôt que de l'abandonner lâchement.

Cependant les Pieds-Noirs approchent toujours. « Je vais te mettre à terre », dit-il à sa femme; je sais que tu seras faite prisonnière, mais on ne te tuera pas; il n'en serait pas ainsi de moi; tu sais le sort qui m'attend si on parvient à me saisir. Quand je serai seul sur mon cheval, j'aurai plus de chance de m'échapper et d'arriver à mon camp. Une fois rendu avec les miens, je leverai un parti de guerriers, et nous irons te délivrer dans le camp des Pieds-Noirs; dans quatre ou cinq jours, tu seras redevenue libre. »

Ce disant il poussa sa femme à bas de cheval et la laisse tomber sur l'herbe de la prairie.

Débarrassé de la moitié de son fardeau, le cheval reprend sa course plus rapide et bientôt le jeune Corbeau se trouve hors de la portée de ses ennemis, pendant que sa femme, relevée par un Pied-Noir, est emmenée dans le camp ennemi pour être donnée en présent au chef de la tribu.

Vers les trois heures de l'après-midi, tous ceux qui étaient parvenus à se dérober aux Pieds-Noirs par la fuite, arrivaient dans le camp des Corbeaux et racontaient comment ils avaient failli tomber sous la hache et les flèches de leurs cruels voisins.

Le jeune chef surtout qui n'avait abandonné sa femme que parce qu'il était sûr qu'on ne la tuerait pas et qu'il pourrait la délivrer, tchéait par son récit, d'attirer la pitié sur son sort et d'exciter ses amis à s'unir à lui pour aller tirer vengeance de ceux qui les avaient attaqués si lâchement.

Aussitôt trente jeunes guerriers, qui brâtaient de montrer leur bravoure et de faire un coup capable de les signaler aux yeux des anciens de la tribu, se pressent autour de lui. Le cri de guerre retentit dans la forêt. Le soir même les vengeurs se mettent à la poursuite des Pieds-Noirs; à la faveur de la nuit, ils cachèrent leur marche, et demain, avant le lever du soleil, ils seront au camp ennemi.

Les carquois sont remplis de flèches, les poi-

gnards aiguillés pendent à la ceinture, les figures affreusement barbouillées respirent la vengeance, et du fond des cœurs indignés, s'échappe le chant de guerre traditionnel.

Aux premières ombres de la nuit, les trente guerriers se mettent à la recherche du camp des Pieds-Noirs. Ces derniers, le jour précédent, n'avaient pas fait une marche forcée; ils ne semblaient pas soupçonner que les Corbeaux chercheraient sitôt à se venger d'eux. Ils étaient campés sur les bords de la rivière Souris. Ce fut là qu'à l'aube du jour, le chef corbeau et les siens les découvrirent.

A quelque distance de leur camp il y avait dans la plaine une touffe épaisse de bois où trente hommes pouvaient facilement se cacher. Ils se dirigèrent vers cet endroit, et là ils tinrent conseil.

Le chef décida que ses compagnons l'attendraient dans ce taillis pendant qu'il irait sur le bord de la rivière à la découverte des traces de sa femme. Il se hâta donc d'arriver en face du camp des Pieds-Noirs dans la pénombre qui précède le jour et pendant que les hommes étaient encore tous plongés dans le sommeil. Sur le bord de la rivière, il se bailla dans un trou creusé dans la terre et attendit que les femmes qui, de grand matin, vont puiser de l'eau avec leurs chaudières, passassent auprès de lui. Il espérait voir sa femme descendre à la rivière avec les autres et avoir le temps de l'enlever avant le jour pour aller retrouver ses guerriers dans le lieu où il leur avait dit de l'attendre.

Il était dans ce gîte depuis quelques minutes, quand il aperçut les femmes descendre à la rivière. Sans être vu ni soupçonné, il examinait celles qui passaient pour essayer de reconnaître la sienne. Il désespérait de réussir quand, tout à coup, il en vit une qui venait seule, à quelque distance des autres; c'était sa femme. Il la laissa pisser et aller jusqu'à la rivière pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Au moment où elle passait pour remonter la côte, il sortit de sa cachette et lui barra le passage. Grande fut la surprise de cette femme à la vue de son mari. Il ne lui laissa pas le temps de la questionner. « Tes parents, lui dit-il, sont ici avec moi, à une petite distance de la prairie, je les ai laissés, il n'y a qu'un instant, pour venir te rencontrer et te délivrer de tes ennemis. Sauvons-nous avant que le camp s'éveille et allons rejoindre les tiens. »

« Non, lui dit-elle, je ne partirai pas maintenant; il faut que je vole quelque chose à ceux qui m'ont faite prisonnière; retourne à tes guerriers; et quand la nuit sera venue, je m'échapperai du camp des Pieds-Noirs pour aller vous rejoindre. »

Le chef eut beau faire des instances, sa femme ne voulut pas consentir à le suivre pour le moment. Il se hâta donc de s'éloigner afin de n'être pris découvert; et d'aller attendre avec ses gens le moment où sa femme pourrait désertir du camp.

Le dessein de cette femme, comme on va le voir, n'était pas d'aller rejoindre son mari. Elle regardait comme le plus grand affront la conduite qu'il avait tenue envers elle en l'abandonnant aux mains de ses ennemis; et elle avait juré de s'en venger, si jamais l'occasion s'en présentait. En apercevant son mari, le matin, elle avait dissimulé sa haine, sous une apparence de contentement, et le délai qu'elle demandait pour aller le retrouver n'était qu'un prétexte pour se donner le temps de préparer contre lui ses moyens de vengeance.

Elle remonta la côte de la rivière avec sa chaudière remplie d'eau, et se dirigea pensive vers la loge du chef des Pieds-Noirs.

Dès qu'elle eut déposé son vase, elle s'enveloppa la tête de la *couverte* qu'elle portait sur ses épaules, puis affectant un air mystérieux, elle alla s'asseoir à l'écart, comme si elle eût été préoccupée de quelque grand secret. Ceux qui passaient près d'elle avaient beau la questionner, elle ne leur donnait aucune réponse et gardait un mutisme absolu.

Le chef, intrigué de la conduite de cette femme, crut qu'elle était malade, ou qu'elle pleurait sa captivité; voulant la consoler, il s'approcha d'elle pour lui demander la cause de sa tristesse.

« J'ai fait un curieux rêve cette nuit, lui dit-elle. J'ai vu mon manitou, et il m'a révélé une grande chose. Tu vas voir s'il a parlé et s'il m'a trompé. Voici ce qu'il m'a montré. A quelques milles de ce camp, dans la touffe de bois que tu vois dans cette direction là-bas, il y a trente guerriers de la tribu des Corbeaux qui sont cachés depuis hier. Ils attendent le moment propice pour nous surprendre et nous massacrer. »

Voici le conseil que donne mon manitou. Allez les surprendre en nombre suffisant pour que pas un ne s'échappe. Pour cela hâtez-vous de cerner le bois de tous côtés. Vous tuerez tous ces guerriers, excepté leur chef que vous amèneriez au camp; j'ai quelque chose à lui dire. »

Les sauvages, on le sait, ont une foi illimitée dans les songes; ce sont pour eux des révélations. Il n'en fallait pas davantage pour mettre le camp sur pied. Quelle fête pour ces barbares!

En moins de six minutes, tous ceux qui pouvaient manier la flèche étaient réunis autour du chef.

Pendant ce temps-là, les parents et les amis de la femme attendaient avec impatience, mais sans inquiétude.

Pour cacher leur approche, les Pieds-Noirs se glissèrent comme des serpents sous l'herbe, vers les différents points du bois où les Corbeaux étaient cachés. Au signal donné, ils devaient tous se redresser et prendre leur course dans la direction du bois en poussant leurs cris de guerre.

Une heure après le départ du camp, tous les Pieds-Noirs étaient rendus à peu près à la distance convenue pour se découvrir et marcher droit à l'ennemi.

Au premier cri poussé par le chef, un cercle d'hommes sembla sortir de terre, et il devint impossible aux Corbeaux de sortir de leur cachette. Ils comprirent qu'ils étaient trahis et qu'il ne leur restait plus qu'à vendre chèrement leur vie. Ils firent des efforts héroïques pour s'ouvrir un chemin à travers les rangs ennemis; mais les Pieds-Noirs, six fois plus nombreux, les tuèrent tous, à l'exception du chef qu'ils réussirent à prendre vivant comme le leur avait recommandé sa femme.

Le soir, tous revenaient au camp en chantant leur victoire et en portant à leurs ceintures comme des trophées les chevelures sanglantes qu'ils avaient enlevées.

Le chef des Corbeaux fut attaché à un poteau pour attendre le genre de supplice que le conseil allait décider de lui infliger le lendemain.

Cependant, sa femme, comme pour insulter à son malheur et savourer davantage la joie que lui causait une telle vengeance vint s'asseoir en face de lui.

Quoique ce soit la coutume des sauvages de souffrir stoïquement et de garder le silence quand ils sont condamnés à mourir, celui-ci voulut reprocher à sa femme son ignoble trahison.

« Quoi! dit-il, tu oses encore me regarder, montre à face humaine, quand tu viens de faire massacrer toute ta famille? Tes frères et les miens avaient exposé leur vie pour venir te délivrer de ta captivité, et toi, tu les trahis lâchement pour les livrer à la mort! Attends un peu; tu ne jouiras pas longtemps de ta vengeance. Le Grand-Esprit fera tomber sur toi le châtement que mérite ton crime. »

Le chef des Pieds-Noirs, n'entendant pas la langue de la tribu des Corbeaux, demanda à la femme ce que lui disait le prisonnier.

Il demanda que tu le fasses souffrir beaucoup afin de prouver son courage devant ton camp, et pour cela il souhaita que tu lui verses de l'eau bouillante sur la tête. Le Pied-Noir parut quelque peu étonné d'une telle demande; cependant il se hâta de se rendre au préten tu désir du prisonnier, croyant que cette bravade pouvait être faite dans le dessein de l'insulter. Il prit un vase d'eau bouillante et se mit à la verser lentement sur la tête de sa victime. En un instant les cheveux, détachés de la peau, laissèrent son crâne à nu, et l'eau pénétra dans la tête et s'épanchant sur tous ses membres, lui causait des douleurs atroces. Pendant ce temps-là, sa femme, debout devant lui, continuait à l'insulter.

« Il est content, disait-elle au Pied-Noir; continue à l'arroser, il dit que tu lui fais du bien. »

Enfin, quand elle crut que les brûlures qu'il avait reçues lui causeraient infailliblement la mort, elle dit au chef des Pieds-Noirs :

« Maintenant il désire que tu le laisses mourir de faim, attaché à ce poteau. »

« Comme il le vaudra, répondit le chef. Nous allons lever le camp de crainte que tes gens ne viennent à la recherche de ceux que nous avons massacrés, et nous allons laisser le prisonnier à son poteau, pour mourir de faim selon son désir. »

En même temps il donna l'ordre de plier les loges et de se mettre en marche.

Il y avait dans le camp des Pieds-Noirs, une vieille femme qui semblait être le rebus des autres. Elle avait une petite loge à elle seule, et quand les autres s'arrêtaient dans un endroit elle plantait sa loge à l'écart, loin du camp. Elle avait paru prendre en pitié le sort du prisonnier. Quand elle vit le camp se mettre en marche, elle ploya elle-même sa petite loge de peau et partit lentement en arrière des autres. Comme on semblait ne pas beaucoup s'occuper d'elle, elle en profita pour s'arrêter et revenir sur ses pas. Sans être remarquée par aucun des siens, elle put se rendre auprès du prisonnier et couper les liens

qui le retenaient au poteau. Elle lui donna un couteau, un peu de nourriture et un linge pour se couvrir la tête, puis se remit à la suite du camp qui ne se doutait aucunement de la bonne action qu'elle venait de faire. Dès que le prisonnier se vit libre, il pensa malgré ses brûlures, à regagner la demeure des siens. Affaibli par la souffrance, il ne put l'atteindre aussi vite qu'il l'aurait désiré. Cependant, après trois jours de marche, il arriva au camp des Corbeaux, où l'on attendait avec anxiété le retour des trente guerriers.

Pour faire une plus profonde impression sur les siens, il ne voulut pas d'abord entrer dans le camp. Il s'arrêta à quelque distance, et commença à pousser des gémissements; ensuite, s'étant assis par terre, il raconta en pleurant le triste sort infligé à ses guerriers par l'infâme trahison de sa femme.

A cette nouvelle, un cri de rage s'échappa de toutes les poitrines, et le camp tout entier jura de tirer une éclatante vengeance de celle qui les avait ainsi trahis.

Le lendemain de bonne heure, tous les hommes capables de combattre parmi les Corbeaux étaient en route pour rejoindre les Pieds-Noirs.

Ceux-ci étaient allés prudemment planter leur camp à trois jours de distance du lieu où ils avaient laissé leur prisonnier; aussi ne fut-ce qu'après six ou sept jours de marche que les Corbeaux les aperçurent. Ils s'arrêtèrent assez loin pour ne pas être découverts par leurs ennemis et se cachèrent dans une grande ravine qui était à sec.

Le chef corbeau avait averti les siens de faire leur possible pour sauver les jours de la vieille indienne qui avait eu pitié de lui et était venue le délivrer en coupant les liens qui l'attachaient au poteau. Voici la marque qu'il leur avait donnée pour la reconnaître: Sa loge était en dehors du camp, et elle avait avec elle un gros chien noir à longs poils. Quant à sa femme, elle était connue le tous et ils avaient ordre de la prendre vivante, si c'était possible.

Avant d'aller à l'assaut du camp, un des chefs de l'expédition voulut essayer de faire une visite à travers les loges pour découvrir ces deux personnalités.

A dix heures du soir, quand les feux commencent à s'éteindre et que les hommes furent entrés dans leurs loges pour la nuit, il s'enveloppa d'une *couverte* pour se déguiser, et entra bravement dans le camp. Il n'eut pas de peine à reconnaître la loge du chef. C'était là que se trouvait celle qu'ils avaient ordre de prendre vivante. Il eût bientôt reconnu aussi la loge de la bonne vieille à l'extrémité du camp. Elle était encore assise devant un petit feu et à demi enveloppée dans sa *couverte*. Il s'approcha d'elle et lui dit: « Je te prends en pitié, toi qui as eu pitié d'un des nôtres; tu m'as sauvé, hé bien, je veux te sauver moi aussi. Dans quelques minutes tous mes gens seront ici pour massacrer ce camp. Il ne peut pas nous échapper, nous sommes trop nombreux. Si tu veux éviter la mort, suis-moi, et je te mettrai en sûreté. Viens vite, car mes guerriers approchent. »

La vieille indienne ne se fit pas répéter l'invitation; elle vivait chez les Pieds-Noirs, mais elle n'était pas de leur nation.

Le chef corbeau lui aida à transporter sa petite loge jusqu'à la ravine où ses guerriers avaient passé une partie du jour.

Dès qu'elle fut à l'abri du danger, le chef corbeau donna à ses gens le signal de l'attaque. Les Pieds-Noirs, plongés dans le sommeil, n'eurent pas le temps de saisir des armes pour se défendre. Les Corbeaux, comptant sur leur nombre, s'étaient dispersés dans toutes les parties du camp pour tomber sur chaque loge en même temps. Le combat fut court, mais le massacre général; pas un Pied-Noir ne sauva sa vie. Seule, la femme qui avait trahi les Corbeaux tomba vivante entre leurs mains.

Maintenant, c'était au tour de ces derniers à exercer sur elle leur vengeance, cette terrible loi du talion.

Voici ce que le chef décida :

« Qu'on ramasse, dit-il, toutes les perches des loges pour en faire un bûcher; qu'on attache les mains et les pieds de cette traitresse pour la jeter sur ce bûcher et la faire brûler. »

L'ordre fut exécuté. On la brûla en présence des guerriers, en lui reprochant sa trahison; et, après cet exploit, les Corbeaux retournèrent dans leur camp.

(Extrait des « LÉGENDES DU NORD-OUEST. »)

ENTRETIENS SPIRITUELS

OU TRÈS MEUSES MÉDITATIONS SUR LES DOULEURS, GRACES, GRANDEURS ET GLOIRES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Par la R. M. JEANNE DES ANGES

Religieuse Ursuline du Monastère de Quimperlé.

AVEC UNE NOTICE SUR LA VIE DE L'AUTEUR, PAR MGR L'ÉVÊQUE DE QUIMPERLÉ.

2 volumes in-12. Prix : franco, \$1.50

Cet ouvrage, publié sous les auspices de Mgr Sergent, évêque de Quimper, sera d'un grand secours à MM. les ecclésiastiques pour leurs instructions du Mois de Marie, et procurera beaucoup de joie et de satisfaction à toutes les personnes pieuses qui le liront. C'est la reproduction, appropriée à notre époque, d'un ouvrage publié en 1692 et qui a reçu, entre autres approbations, celle des docteurs de Sorbonne. Citons cette dernière :

« Nous soussigné, docteur de la faculté de théologie de Paris de la maison et société de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemy, de cette ville, certifions avoir lu avec satisfaction et joie les *Entretiens et Méditations*, etc... C'est un ouvrage d'une fille religieuse Ursuline; mais il est encore plus digne d'être estimé qu'il vaut en vérité celui d'un homme consommé en piété et

en savoir; il n'y a rien qui ne soit orthodoxe, et tout y est si plein des belles idées qu'ont eues les plus dévots serviteurs de Dieu et de la sainte Vierge, qu'on ne pourra les entendre ou les lire sans concevoir incontinent de l'amour pour elle, et faire résolution de l'honorer et la servir à jamais. »

A la fin de sa notice, Mgr. l'évêque de Quimper s'exprime ainsi : « Voilà ce que nous avons pu recueillir sur la R. M. Jeanne des Anges. Nous sommes heureux d'offrir ses pieux enseignements aux religieuses du monastère de Quimperlé, où ils ont été donnés pour la première fois, et nous avons une ferme confiance qu'ils produiront encore des fruits abondants, non-seulement parmi les enfants de sainte Angèle, mais aussi parmi les personnes du monde qui les méditeront avec attention. »